

---

## TRADUCTEURS AU TRAVAIL

*Arles, 1988. Les auteurs d'une nouvelle traduction de Freud, éminents théoriciens du freudisme, présentent leur travail à des traducteurs peu convaincus, mais vaguement intimidés. Vers la fin, du fond de la salle, un homme prend la parole : en quelques phrases claires, vibrantes, imparables, il pourfend la nouvelle version et son obscurité jargonnante. A-t-on jamais vu plus belle estocade aux Assises ? Bernard Lortholary, cette fois-là – et ce n'est pas la seule – aura été le parfait porte-parole d'une certaine idée de la traduction : approche concrète sans œillères théoriques, primauté de la musique, simplicité.*

*On retrouve dans une page de lui, quel que soit l'auteur qu'il traduit, la même science du rythme, du mouvement de la phrase, une sobriété, une élégance naturelle.*

*Bernard Lortholary a traduit un nombre impressionnant d'ouvrages, dont ceux de très grands auteurs allemands, Kafka et autres, dans presque tous les genres, tout en exerçant de très prenantes fonctions d'enseignant et d'éditeur. Mais comment fait-il, ce bourreau de travail, pour tout caser dans des journées de vingt-quatre heures ?*

---

Laurence Kiefé

## **À leur corps défendant**

Deux idées ont présidé à cet atelier animé, une fois n'est pas coutume, par trois traducteurs traduisant chacun une langue différente. D'une part, nous avons voulu, à travers l'exploration de la traduction d'un type particulier de littérature, en l'occurrence la littérature de jeunesse, voir s'il existait des contraintes spécifiques, liées à la nature de cette littérature.

Quand on connaît l'histoire de la littérature jeunesse, on sait qu'après tout, cela fait moins de vingt ans que les éditeurs acceptent de publier des textes étrangers sans les tronquer ou les « franciser » au passage. Il n'y a pas si longtemps encore, un éditeur refusait la traduction d'un roman étranger sous le prétexte qu'« en littérature pour la jeunesse, on ne fait pas mourir un enfant ». Cependant, certains auteurs français traitent aujourd'hui ce thème et des thèmes voisins, les maladies incurables, l'anorexie, la boulimie, la mort d'un être proche, etc : signe des temps et de l'évolution d'un genre. Nous avons donc choisi trois textes très différents, dont le point commun est de parler du corps. Et d'en parler d'une manière suffisamment crue pour qu'on se pose la question de la marge de manœuvre du traducteur, pris entre cette crudité et la frilosité qu'implique encore le genre.

D'autre part, nous avons eu envie de mettre en regard des langues très différentes ; certaines comme l'anglais ou l'allemand, assez familières à l'œil et à l'oreille, et une autre, le norvégien, dont la plupart d'entre nous ignorait tout. Nous avons préparé pour les textes proposés un lexique très complet, afin que les participants ne soient pas devant un mur incompréhensible mais puissent se livrer à un jeu de devinettes, même quand il s'agissait d'une langue inconnue.

À partir de cette double problématique, nous avons commencé par un extrait d'un livre que Jean-Baptiste Coursaud a traduit à l'École des Loisirs, *Bæurk* de Stein Erik Lunde (titre original : *Egg*). Ce livre raconte l'histoire d'un enfant allergique aux œufs, qui vomit dès qu'il en ingurgite. Sa tante, une peste sadique, est persuadée qu'il est un simulateur et en ajoute en douce dans la nourriture. Les résultats ne se font pas attendre et ils sont spectaculaires !

Après avoir expliqué quelques règles fondamentales de la langue sur un premier extrait, le traducteur nous a lancés dans la « traduction » sur un deuxième texte. Bien que ce fût une langue inconnue de tous, les participants ont fait maintes suggestions intéressantes et l'espace d'un moment, nous avons réussi à pénétrer les mystères du norvégien.

Ce fut ensuite le tour de l'allemand. François Mathieu a présenté deux extraits du livre de Gudrun Pausewang qu'il a traduit chez Pocket Junior, *Le nuage* (titre original : *Die Wolke*). Dans la droite ligne de Tchernobyl, ce roman rappelle, par le biais du destin tragique de deux jeunes Allemands, qu'une telle catastrophe pourrait aussi nous concerner. À partir d'un extrait traitant de la dégradation du visage d'une jeune fille et de la perception de cette dégradation, il s'est agi cette fois de travailler à partir de la structure, de la logique de la phrase allemande, de suivre modestement le cheminement de cette mécanique fort différente de celle de l'anglais et du français.

Enfin, troisième langue, l'anglais, que presque tous les participants connaissaient de près ou de loin. J'avais choisi des extraits d'un livre qui va paraître en Poche Jeunesse, intitulé *Trois filles et dix kilos en trop* (la traductrice n'est pas responsable du titre français !) de Jacqueline Wilson (titre original : *Girls under pressure*). Il y est évidemment question de minceur, de top-models sublimes, de son corps qu'on perçoit comme encombrant, mou, énorme et toujours déplacé. Le livre est écrit à la première personne et l'un des extraits raconte comment l'héroïne passe en revue ce corps qu'elle abhorre avec un luxe d'adjectifs et de comparaisons qui ont fait bien travailler les participants à l'atelier !

Cet atelier transversal était une première, où nous avons tenté d'explorer, à travers le prisme d'un genre littéraire partiellement défini par son public, le travail de traduction de trois langues différentes. De cette double problématique sont nées d'intéressantes discussions. Et sûrement des découvertes que mérite bien la littérature de jeunesse, encore si souvent considérée comme parente pauvre de la littérature avec un grand L ! N'y a-t-il pas là un parallèle intéressant avec la traduction, elle-même avatar de l'écriture avec un grand E ?